

Jean de La Ville de Mirmont

Les Pétrels

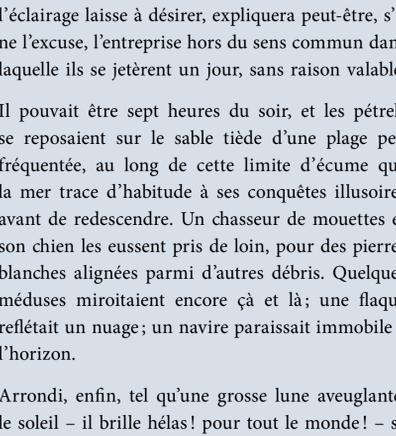
suivi de

City of Benares



Vertiges
www.vertiges.com

Le pétrel parcourt de grandes distances au-dessus de l'océan Pacifique pour se nourrir. Photo : Geoffrey Jones 2016, D.R.



Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914).

LES PÉTRELS

IL FAUT DIRE avant toute chose que les pétrels sont des oiseaux myopes. On attribue à cette infirmité congénitale l'incertitude de leur vol, ainsi que leurs mœurs à la fois imprudentes et timides. Le fait même qu'ils vivent dans un milieu un peu flou et dont l'éclairage laisse à désirer, expliquera peut-être, s'il ne l'excuse, l'entreprise hors du sens commun dans laquelle ils se jetèrent un jour, sans raison valable.

Il pouvait être sept heures du soir, et les pétrels se reposaient sur le sable tiède d'une plage peu fréquentée, au long de cette limite d'écume que la mer trace d'habitude à ses conquêtes illusoire avant de redescendre. Un chasseur de mouettes et son chien les eussent pris de loin, pour des pierres blanches alignées parmi d'autres débris. Quelques méduses miroitaient encore çà et là; une flaque reflétait un nuage; un navire paraissait immobile à l'horizon.

Arrondi, enfin, tel qu'une grosse lune aveuglante, le soleil – il brille hélas! pour tout le monde! – se disposait à tomber dans l'eau devant son public habituel des stations balnéaires, attentif à ne pas manquer le rayon vert final.

Mais les pétrels, qui savent combien la nuit leur est plus profonde qu'aux autres oiseaux, sentirent en eux une grande tristesse. L'un d'eux se leva, dressant le cou, et poussa une plainte brève. Les autres, au signal, battirent silencieusement des ailes, sans quitter le sol, comme pour écarter l'ombre. C'était une ancienne coutume qui leur restait des âges superstitieux, presque une religion à laquelle ils ne croyaient plus. Ce rite accompli, les pétrels auraient dû songer, ainsi que chaque soir, à s'endormir sur une patte, oublieux du jour fini, certains d'un lendemain identique. Aucun, même parmi les plus âgés, ne donna l'exemple de la sagesse. Ils ne surent pas détourner leurs regards du soleil, qui s'attardait indéfiniment à tous les détails du cérémonial prescrit à son coucher.

Alors, pareil à l'inquiétude qui, vers certaines époques, saisit et rassemble les tribus migratrices, un désir subit et plus fort que la raison les fit courir, foule maladroit, sur la pente douce de la plage, jusqu'à la mer. Là, toutes les ailes s'ouvrirent ensemble; et le vol, hésitant au-dessus des premières vagues, puis formé en triangle régulier et ramant l'air à la cadence de la chanson des grands voyages, fonça tout droit sur les vestiges éblouissants de la lumière. Il doubla la ligne avancée des récifs qui semble surgir ou s'affaisser selon la respiration lourde du flot. Il croisa une barque de pêche qui rentrait au port, à peine inclinée par le vent, et dont un flanc était rouge et l'autre noir de crépuscule. Les phares s'allumaient en clignant des yeux, un à un, le long de la côte.

D'abord les pétrels cinglèrent presque au ras des lames dont leurs ailes grand ouvertes ont depuis longtemps, « comme celles de tous les oiseaux de mer », emprunté la courbe. Les moutons du large fuyaient sous eux en troupeaux éperdus. Un goéland, qui planait très haut, traça dans le ciel un cercle indifférent, puis s'éloigna sans comprendre. Des marsouins, qui sautaient hors de l'eau et croyaient ainsi ressembler aux dauphins du poète Arion, les suivirent un instant, cherchant à deviner quelle proie les attirait si loin ou quel danger leur causait tant d'effroi.

Mais les pétrels ne rencontrèrent pas – on l'a regretté souvent – le cormoran sage et de bon conseil, qui leur eût dit : « Oiseaux myopes, vous n'avez pas la notion des choses! Allez dormir! Allez dormir! Un soleil perdu ne se rattrape pas. »

Ils s'élevèrent jusqu'aux régions de l'espace d'où l'Océan s'arrondit et semble pacifié. L'Occident y conserve dans la nuit une pâleur qui le distingue des autres points de l'horizon désignés par la rose des vents. Ils passèrent dans l'ombre épaissie comme une rafale blanche d'ailes et de cris. On dit même qu'ils déchirèrent le vouloir ou le nuage isolé de la caravane, qui attendait le jour pour reprendre sa route vers les continents. Mais bientôt ils se virent enfermés dans les limites de cet hémisphère uniformément nocturne que givre seule, en haut, la froide géométrie des étoiles. Dès lors, il leur fallut chanter plus fort pour rassurer leur foi que ne guidait plus aucune trace de clarté.

Quelques-uns, épuisés à la longue, se détachaient brusquement du groupe pour tomber, comme un coup de fusil, la tête en avant et les ailes pliées. D'autres avaient des gouttes de sang qui perlaient à leur bec et s'éparpillaient aussitôt dans le vent. Tous les plumages étaient froissés, et l'on rapporte que cette nuit-là, il neigea des duvets sur la mer. Rien ne put convaincre l'espoir tétu de la race ignorante et bornée.

Le petit nombre qui, paraît-il, survécut à cette aventure, n'a pas encore compris comment le soleil, qu'ils poursuivaient depuis la veille, les surprit par derrière le lendemain matin. Aussi la réputation des pétrels se trouve-t-elle aujourd'hui définitivement établie.

Beaucoup, par les nuits de grand vent, s'écrasent la tête contre la lanterne éclatante des phares.

CITY OF BENARES

IL ARRIVA que le *City of Benares*, trois-mâts franc, devint un jour son seul maître après Dieu sous le ciel et sur la mer.

L'aventure qui lui valut, sans autre mal, de perdre son équipage, n'a pas laissé de traces dans la mémoire des hommes.

On peut supposer (mais rien n'est moins certain) que les matelots et le subrécargue, descendus avec des barils et des outres, pour faire de l'eau sur la côte d'une île d'Océanie, furent réduits en servitude par des peuplades fanatiques et tinrent lieu d'holocauste à quelques divinités de bois peint. Mais comment expliquer que ni le capitaine (il a laissé, paraît-il, une vieille mère aveugle et sans ressources dans un faubourg de Londres), ni le mousse (un enfant trouvé), ni même Sam (le cuisinier nègre et hilare, originaire du sud de l'État de Virginie), ne furent jamais signalés dans aucun pays, en rade d'aucun port, en parlance sur aucun navire, en rade morts dans aucun cabaret du monde entier? Le cas, unique dans les annales de la marine marchande, est jusqu'ici resté voilé du plus impénétrable mystère.

Le *City of Benares* n'était pas fait, quoi qu'il en soit, pour représenter, durant une existence, les intérêts de la maison Habburton and Company Limited, d'Édimbourg (laines d'Australie) avec l'espoir, à la fin de ses jours, d'une retraite aléatoire comme ponton-embarcadère sur la Tamise. La courbe de son étrave et l'inclinaison de ses mâts, sa précision à tenir le vent au plus près, et sa souplesse à monter à la lame, l'apparentaient aux plus fins voiliers de la Compagnie des Indes. De telles dispositions eussent incliné sa vocation naturelle vers la course ou le trafic du bois d'ébène, sans l'injustice des circonstances qui le vouèrent à la monotonie d'un commerce au long cours, mais de peu d'éclat.

Aussi, lorsqu'il n'entendit plus sur son pont et dans les profondeurs de sa cale que le travail sourd du bois et les courses brusques des rats, et dès qu'il ne connut plus à sa fantaisie d'autre limite que la circonférence immuablement parfaite de l'horizon, le *City of Benares* étira-t-il ses vergues dans un geste de grand délasement.

Pendant tout un après-midi de calme plat, il somnola, dérivant doucement sur un courant inconnu, tandis que la mer, où des vols de mouettes s'étaient posés en rond, réverbérait le soleil dans tous les sens par l'agitation continuelle de ses miroirs dansants. La brise ne fraîchit qu'à la tombée de la nuit. Le trois-mâts hésita un instant, cherchant le vent. Puis, penché brusquement sur bâbord, il reçut le souffle dans ses voiles qui claquèrent, et, retroussant à la proue la aventureuse moustache d'écume, s'enfuit sous la clarté de cette lune, qui, même par les nuits les plus chaudes, a toujours l'air d'avoir froid.

Il se disait : « Au-delà de tous les continents et de la lumière nocturne du dernier phare de la dernière côte doit s'étendre un océan plus stérile et plus beau que les plus déserts où j'ai laissé mon reflet et tracé mon sillage. Le rythme des houles parallèles s'y trouve réglé par l'haleine perpétuelle des alizés. Là s'arrête, avec tout négoce, le royaume des hommes et commence le pays des vaisseaux libres et des épaves abandonnées qui ne craignent plus ni bonace, ni saute de vent, ni trombe, ni cyclone, ni typhon. »

Le *City of Benares*, dans sa naïveté de navire en bois, partit ainsi à la recherche du bout du monde.

On ne peut préciser combien de temps il poursuivit sa chimère et joua le rôle de « Grand Voltigeur hollandais », hors de tous chemins battus de la mer. Il naviguait sur ses basses voiles, l'usure ayant détruit les parties élevées de la mâture. Sa carène, alourdie peu à peu, s'enfonçait dans les flots presque jusqu'au pont. Il était plus délaissé que les ruines dont il portait le nom prédestiné. Aucun requin ne le suivait.

Quelquefois, pourtant, des oiseaux marins se reposaient sur son pont maculé de leur fiente. Mais ni les eiders des régions polaires, qui établissent leur précaire demeure sur les glaçons, ni les frégates qui dorment en planant, ni les cormorans qui pêchent à la nage soulevés comme des galères par les grandes vagues d'équinoxe, ni les goélands, dont le vol annonce l'orage, ni les mouettes, dont l'aile, sur les tableaux de marine, a toujours la forme d'un accent circonflexe, ni même les pétrels, qui sont fous, n'auraient choisi pour y déposer leur couvée ce point mouvant sur l'infini.

Après qu'il eut croisé en vue de bien des terres ignorées, dont aucun livre de bord ne porte la mention et qu'il eut traversé des océans verts, des mers bleues, violettes, grises ou blanches, le *City of Benares* conçut cette notion désolante, par laquelle commence l'instruction rationnelle des enfants des hommes sur les bancs de l'école primaire. À force de tourner autour du monde il se rendit compte de la vanité de ses recherches, et que la terre n'est qu'une boule, légèrement aplatie – dit-on – aux pôles.

Dès lors il ne lui restait plus qu'à choisir sa mort, seul moyen de reculer les bornes d'une planète trop limitée.

Au large des îles de la Sonde, sur une mer très calme, dont la couleur plus sombre laissait prévoir un abîme tout droit, les vergues en croix, il coula par six mille brasses de fond.

Depuis longtemps la valeur marchande du *City of Benares* était inscrite à profits et pertes sur le grand livre de la maison Habburton and Company Limited, d'Édimbourg (laines brutes d'Australie).

Les Pétrels suivi de City of Benares, contes de Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914), sont parues respectivement dans *La Revue hebdomadaire*, à la Librairie Plon, à Paris, en 1928 et dans *La Petite Gironde*, à Bordeaux, en 1940.

© Vertiges éditeur, 2025
ISBN : 978-2-89854-603-7

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

– 2 604^e lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org